

Corpus n°1 - Première visite du ghetto – 1^{ère} partie (la misère)

Extrait de Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde*, p. 425-428

Deux jours plus tard, je me rendis au ghetto de Varsovie avec pour guide le leader du Bund accompagné par un combattant de la résistance vive. Les Allemands avaient, bien entendu, choisi le quartier le plus misérable de Varsovie comme emplacement du ghetto. Les maisons étaient délabrées et n'avaient pas plus de deux ou trois étages. Les rues étaient étroites, avec un semblant de pavé et de trottoir. De grandes brèches avaient été ouvertes dans cet alignement de masures par les bombardements allemands de septembre 1939 et on voyait encore, çà et là, des amas de décombres. Un mur de briques d'environ huit pieds de haut avait été construit autour de cet espace désolé dont les « Aryens » avaient été évacués et où plus de quatre cent mille Juifs avaient été enfermés de force.

Je portais des vêtements usés et une casquette rabattue sur les yeux. Je m'efforçais de paraître le plus petit possible. A mes côtés, marchaient deux habitants typiques du ghetto, couverts de haillons, à demi morts de faim. Nous avons pénétré dans le ghetto par un passage secret.

À l'extérieur du mur se trouvait un large espace découvert qui faisait presque le tour du ghetto. Une des maisons qui s'y élevaient était construite de telle sorte que sa porte d'entrée donnait dans le quartier aryen tandis qu'une porte de sa cave menait directement dans le ghetto. Cette maison de la rue Muranowska permit à beaucoup de Juifs de rester en contact avec le monde extérieur. À condition d'être très prudent et de connaître parfaitement le dédale des caves, c'était relativement aisé. En vérité, en ce temps-là, cette maison était devenue comme une version moderne du fleuve Styx, qui reliait le monde des vivants avec le monde des morts. Maintenant que le ghetto de Varsovie n'existe plus, maintenant qu'il a été détruit dans l'héroïque « défense » que mes amis en avaient promis, je peux évoquer cette maison et ses caves sans mettre quiconque en danger : d'autant qu'elle ne sert plus à rien.

Est-il encore nécessaire de décrire le ghetto de Varsovie après tout ce qu'on en a dit ? Était-ce un cimetière ? Non, car ces corps se mouvaient encore, pris souvent d'une agitation violente ; ils étaient encore vivants, mais à part la peau qui les recouvrait, les yeux et la voix, il n'y avait plus rien d'humain dans ces formes palpitantes. Partout, c'était la faim, la souffrance, l'horrible puanteur des cadavres en décomposition, les plaintes déchirantes des enfants à l'agonie, les cris de désespoir d'un peuple se débattant dans une lutte effroyablement inégale.

Franchir ce mur, c'était pénétrer dans un monde nouveau, totalement étranger à tout ce qu'on avait jamais pu imaginer. Il y avait à peine un mètre carré d'espace vide. Tandis que nous nous frayions un chemin dans la boue et les décombres, des ombres qui avaient été jadis des hommes ou des femmes s'agitaient autour de nous, à la poursuite de quelqu'un ou de quelque chose, avec des yeux étincelants aux regards affamés et avides.

Tout, hommes et choses, semblait vibrer ici dans un mouvement perpétuel. Un vieil homme, aux yeux vitreux, appuyé contre un mur, paraissait animé par une force qui contraignait son corps à tressaillir. Les noms des rues, des boutiques ou des bâtiments étaient écrits en anciens caractères hébraïques. L'emploi de l'allemand ou du polonais avait été interdit pour toutes les inscriptions à l'intérieur du ghetto : il en résultait que beaucoup de ses habitants ne comprenaient pas du tout les noms inscrits. De temps en temps, nous croisions un policier allemand, bien nourri, qui semblait enflé par contraste avec la maigreur de ceux qui l'entouraient. Chaque fois que l'un d'eux approchait, nous pressions le pas ou traversions la rue, comme si nous avions peur d'être contaminés.

Nous dépassâmes une misérable imitation de parc - un petit espace de terrain relativement propre où une demi-douzaine d'arbres presque dépourvus de feuilles et un carré d'herbe avaient réussi à survivre. Il grouillait de monde. Les mères, entassées sur des bancs, y donnaient le sein à des nourrissons chétifs. Des enfants, dont tout le squelette était apparent y jouaient en tas.

- Ils jouent avant de mourir, me dit mon compagnon de gauche, la voix étranglée par l'émotion.

Sans même réfléchir je rétorquai - et ces mots m'ont comme échappé :

- Mais ces enfants ne jouent pas ! Ils font seulement croire qu'ils jouent.

Nous entendîmes un bruit de pas cadencés. Un groupe d'une centaine de jeunes gens approchait. Ils marchaient en rangs, au milieu de la rue, et étaient escortés par des policiers. Leurs vêtements étaient déchirés et sales mais ils paraissaient plus forts, mieux nourris. Malgré cette apparence plus prospère, ils avaient l'air de robots. Leur démarche était raide, leurs traits figés par la fatigue, leurs yeux brillants et fixés droit devant eux, comme si rien ne pouvait distraire leur attention.

- Ceux-ci ont de la chance, me dit le leader du Bund. Les Allemands les jugent encore utiles. Ils peuvent travailler à la réparation des routes et des voies. Ils sont protégés aussi longtemps que leurs mains ont la force de travailler. Tout le monde les envie ici. Nous avons sauvé des milliers d'hommes en leur procurant de faux papiers attestant qu'ils avaient travaillé à des ouvrages de ce genre. Mais cela ne peut pas durer bien longtemps.

Nous rencontrions fréquemment des cadavres, gisant nus sur le sol.

- Qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je à mon guide. Pourquoi sont-ils nus ?

- Quand un Juif meurt, me répondit-il, sa famille lui enlève ses vêtements et jette son corps dans la rue. Sinon, il faut payer les Allemands pour qu'il soit enterré. Et le tarif est si élevé que personne ici ne pourrait l'acquitter. En outre, cela permet de récupérer ses habits. Le moindre chiffon compte, ici.

Je frissonnai. Une phrase me vint à l'esprit, que j'avais souvent entendue, mais que je n'avais jamais bien comprise avant cet instant : *Ecce homo*, voici l'homme.

J'aperçus un vieillard vacillant qui se tenait aux murs des maisons pour ne pas tomber.

- Je ne vois pas beaucoup de gens âgés, dis-je. Est-ce qu'ils restent chez eux toute la journée ?

La voix qui me répondit me sembla sortir de la tombe.

- Non. Il n'y en a plus !... Ils sont partis à Treblinka ! Peut-être sont-ils au ciel ? Les Allemands, cher Monsieur, sont un peuple pratique. Ceux dont les muscles sont encore capables d'un effort sont employés aux travaux forcés. Les autres sont exterminés par catégories. D'abord les malades et les vieillards, puis les inutiles, puis ceux dont le travail n'est pas en liaison directe avec les nécessités de la guerre, enfin ceux qui travaillent aux routes et dans les usines. Puis les policiers juifs qui détruisent leurs proches croyant ainsi sauver leur peau. Nous partirons tous ! Tous dans la même direction !

Notre guide disait cela sans émotion.

Extrait de *Shoah* de Claude Lanzmann

- Minutage : 24'01 à 29'38

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 28-30

Il dit : « *Well* » (Bien). Le moment est venu : il doit s'acquitter de sa tâche. On voit qu'il préférerait ne pas le faire. Il est tout proche à nouveau de trébucher, sa main se lève pour cacher son visage, il avale sa salive, sa gorge se noue, on pense qu'il va craquer, mais brusquement il se jette dans le récit : « *Naked bodies on the street !* » (« Des corps nus dans la rue ! ») La phrase est sortie comme un spasme. Pas de verbe, une vision brute. Pas non plus de description des lieux. On est précipités directement dans le ghetto, attrapés par ces corps. Claude Lanzmann l'interrompt tout de suite : « Des cadavres ? » Jan Karski, sans même le regarder, répond : « Des cadavres ». Il poursuit le récit, les yeux fixés sur le vide, presque exorbités, comme s'il revoyait des images, et ne voulait pas les perdre. Il raconte qu'il demande à son guide pourquoi ces corps nus sont ici, dans la rue. Le guide répond : « Ils ont un problème : quand un Juif meurt et si la famille veut une sépulture, elle doit payer une taxe. Alors on jette les morts dans la rue ». Claude Lanzmann demande : « Ils ne peuvent pas payer ? » Non, répond Jan Karski, ils n'en ont pas les moyens. Il précise, c'est le guide qui le lui dit, que le moindre haillon compte, ainsi gardent-ils les vêtements pour les vivants. « *Women, with their babies...* » : la phrase a bondi hors de la bouche de Jan Karski, comme un nouveau spasme. « Des femmes, avec leurs bébés, elles les allaitent en public, mais elles n'ont pas... pas de seins... c'est plat. » Jan Karski dit ce qui arrive, ce qu'il voit instantanément : « Ces bébés aux yeux fous, qui vous regardent », dit-il. Des cadavres, des femmes maigres, des bébés fous, c'est le ghetto. C'est ce que Jan Karski a vu tout de suite. C'est ce qu'il dit. Maintenant il parle au présent, il n'y a plus de distance avec ce qu'il décrit. Il ne voulait pas retourner en arrière mais, sans le vouloir, il est retourné en arrière, il est « là-bas », dans le ghetto. En évoquant les bébés aux yeux fous, il porte ses mains à son front. Il est sur le point de s'effondrer. Claude Lanzmann le fait revenir, il lui pose une question, une question formulée d'une manière étrange, et que Jan Karski ne comprend pas : « *Dit it look like a complete strange world ? - What ?* » Claude Lanzmann reformule la question, mais il est impossible de savoir s'il dit, en anglais : « *Another world ?* » Ou « *Was it a world ?* » Les sous-titres traduisent par : « Un autre monde ? » Jan Karski rectifie : « Ce n'était pas un monde ». Il ajoute : « Ce n'était pas l'humanité ». Un long silence, Jan Karski ne bouge plus, les « yeux fous » ce sont les siens maintenant. Il reprend brutalement sa description : « *Street full. Full* » (Les rues

pleines. Pleines). Il dit que chacun, dans la rue, troque ses maigres richesses, chacun veut vendre ce qu'il a : « Trois oignons, dit-il. Deux oignons. Quelques biscuits. Chacun vend. Chacun mendie. Les pleurs. La faim. » Les phrases de Jan Karski n'ont plus de souffle. Elles sont minuscules, un mot, deux mots, pas plus. Tout à l'heure, il récitait avec une lenteur articulée les longues tirades que les deux hommes lui avaient dictées. Maintenant, le langage n'a plus de vie, il ne cherche plus à convaincre ni à expliquer, il ne pourra secourir personne. De pauvres visions s'accrochent à de pauvres mots : oignons, biscuits, yeux, seins. Ces mots-là ne savent pas : Jan Karski revoit son passage dans le ghetto, mais les enfants qu'il a vus, « ces horribles enfants, dit-il, des enfants qui courent, tout seuls, d'autres auprès de leurs mères, assis », ils sont morts. Jan Karski répète : « Ce n'était pas l'humanité ». Il essaye de dire ce que c'était, il cherche ses mots : « C'était une sorte... une sorte... d'enfer ». Le mot semble pauvre, lui aussi : « enfer », un mot presque convenu, qui semble venir là, faute de mieux, parce que Jan Karski n'en trouve pas d'autre et parce que, s'il ne dit rien, si aucun mot ne vient à son secours, il sera coincé là, dans cette absence de mot, il étouffera.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 2, p. 100-102

Deux jours plus tard, Jan Karski se rend au ghetto de Varsovie. Il a pour guide le leader du Bund. Il y a aussi un autre homme, que Karski décrit simplement comme « un combattant de la Résistance juive ». Rues dévastées, maisons en ruine. Un mur de briques et de barbelés boucle ce périmètre, où les Juifs sont enfermés. Jan Karski et ses deux compagnons y pénètrent par un « passage secret » qu'utilise la Résistance : celui d'une maison de la rue Muranowska, dont la porte d'entrée donne à l'extérieur du ghetto, et dont la cave mène à l'intérieur. « Cette maison, écrit Jan Karski, était devenue comme une version moderne du fleuve Styx qui reliait le monde des vivants avec le monde des morts ».

Au moment où Jan Karski écrit ce livre, on est en 1944. Comme ses deux interlocuteurs l'avaient annoncé, le ghetto de Varsovie s'est soulevé un an auparavant. Il se sent donc libre d'évoquer cette maison et sa cave sans mettre personne en danger.

Les hommes et les femmes que Jan Karski croise à l'intérieur du ghetto sont encore vivants, mais, dit-il, « il n'y avait plus rien d'humain dans ses formes palpitantes ». Est-il possible, pour un homme, d'être vivant sans plus rien avoir d'humain ? C'est la limite que rencontre Jan Karski durant cette traversée - limite qui va l'obséder. Il écrit : « Tandis que nous nous frayions un chemin dans la boue et les décombres, des ombres qui avaient jadis été des hommes et des femmes s'agitaient autour de nous ».

Partout la faim, les plaintes des enfants, la puanteur des cadavres. Partout des regards affamés. Un groupe d'hommes aux vêtements déchirés, escortés par des policiers, qui marchent au pas cadencé, comme des robots. Un vieil homme appuyé contre un mur, dont le corps tressaille.

Des enfants jouent dans un parc : « Ils jouent avant de mourir », lui dit le guide, avec émotion. Jan Karski répond que ces enfants ne jouent pas, ils font semblant de jouer.

Des cadavres sont couchés, nus, dans la rue. Pourquoi, demande Karski, pourquoi sont-ils nus ? Son guide lui explique que lorsqu'un Juif meurt, sa famille lui enlève ses vêtements et jette son corps dans la rue. Il faut payer pour qu'il soit enterré, et ici personne ne peut payer. Et puis cela permet de récupérer ses habits : « Le moindre chiffon compte », dit le guide.

Corpus n°2 - Première visite du ghetto – 2nde partie (la chasse)

Extrait de Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde*, p. 428-431

Soudain, des hurlements, un mouvement de panique : les femmes sur la petite place saisissaient leurs enfants et fuyaient vers les maisons les plus proches.

Mes compagnons me prirent par le bras. Je ne voyais rien et ne savais pas ce qui arrivait. J'eus peur et crus que j'avais été reconnu. Ils m'entraînèrent sous le premier porche venu.

- Vite, vite, il faut que vous voyiez cela. Il faut que vous le disiez au monde. Dépêchez-vous !

Nous grimâmes au dernier étage. J'entendis un coup de feu. Ils frappèrent à une porte. Elle s'entrouvrit et un visage pâle, émacié, apparut.

- Vos fenêtres donnent-elles sur la rue ? demanda le leader du Bund.

- Non, sur la cour. Que désirez-vous ?

Le leader claqua la porte avec humeur. Il courut à la porte opposée et y frappa à coups de poing. Elle s'ouvrit. Il repoussa un jeune garçon qui rentra précipitamment dans la pièce avec des cris de frayeur. Ils me poussèrent vers la fenêtre et me dirent de regarder à travers le rideau.

- Maintenant, vous allez voir quelque chose. La chasse. Vous ne l'auriez jamais cru si vous ne l'aviez vu par vous-même.

Je regardai. Au milieu de la rue se tenaient deux adolescents dans l'uniforme des Jeunesses hitlériennes. Ils n'avaient pas de casquettes et leurs cheveux blonds brillaient au soleil. Avec leurs visages ronds aux joues roses et leurs yeux bleus, ils étaient l'image de la santé et de la vie. Ils bavardaient, riaient, se poussaient, dans un accès de gaieté. À ce moment, le plus jeune sortit un revolver de sa poche de côté et je compris alors pour la première fois à quoi j'assistais. Ses yeux cherchaient une cible avec la concentration amusée d'un gamin à la foire.

Je suivis son regard. Je remarquai alors que la rue était déserte. Les yeux du garçon s'arrêtèrent sur un point qui était en dehors de mon champ visuel. Il leva le bras et visa soigneusement. La détonation éclata, suivie d'un bruit de verre brisé, puis du cri horrible d'un homme à l'agonie.

Le garçon qui avait fait feu poussa un cri de joie. L'autre lui frappa sur l'épaule et lui dit quelque chose, apparemment pour le féliciter. Ils restèrent là quelque temps, souriant, gais, insolents. Puis ils partent bras dessus bras dessous, en bavardant joyeusement comme s'ils revenaient d'une compétition sportive.

Je restais là, le visage collé à la fenêtre, pris d'une telle panique que je ne pouvais plus trouver la force de faire un pas ni de dire un mot. Dans la chambre, tous étaient silencieux. Il me semblait que si je faisais le plus léger mouvement, si je bougeais le moindre muscle, je précipiterais l'arrivée d'une scène dans le genre de celle à laquelle je venais d'assister.

Je ne sais pas combien de temps je demeurai ainsi. Enfin, je sentis une main sur mon épaule. Réprimant un sursaut nerveux, je me retournai. Une femme, la locataire de l'appartement, dont le visage décharné paraissait crayeux dans la lumière terne, se tenait derrière moi. Elle me dit en faisant des gestes :

- Vous êtes venu nous voir ? Cela ne sert à rien. Allez-vous-en. Sauvez-vous. Ne vous torturez plus ainsi. Mes deux guides étaient assis sur un lit bancal, immobiles, la tête entre les mains. Je m'approchai d'eux.

- Partons, leur dis-je en bégayant. Emmenez-moi. Je suis très fatigué. Il faut que je m'en aille. Je reviendrai une autre fois.

Ils se levèrent silencieusement. Nous dégringolâmes l'escalier sans dire un mot. Une fois dans la rue, je me mis presque à courir, et je conservai cette allure précipitée jusqu'à ce que je fusse hors du ghetto. Nous n'avions pas de raison de nous hâter et, de plus, cela pouvait éveiller les soupçons, mais j'éprouvais le besoin de respirer de l'air pur, de boire de l'eau fraîche et tout me semblait ici pollué par la mort et la pourriture. J'évitais de toucher quoi que ce fût. J'aurais refusé un verre d'eau dans cette cité de la mort, même si j'avais été mourant de soif. Je retenais jusqu'à ma respiration. Dans la cave rue Muranowska, nous avons changé nos vêtements, le bundiste et moi, et regagné le côté « aryen ». Notre guide est resté.

Extrait de *Shoah* de Claude Lanzmann

- Minutage : 29'38 à 33'24

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 30-33

Jan Karski s'est remis à raconter, les phrases s'allongent, elles sont au passé : « Maintenant, dit-il, dans cette partie du ghetto, dans le ghetto central, passaient des officiers allemands. Leur service terminé, les officiers de la Gestapo coupaient à travers le ghetto ». Puis tout de suite, la vision revient, et avec elle le présent, un présent de terreur, Jan Karski grimace, sa bouche se tord lorsqu'il dit : « Alors, les Allemands en uniforme, ils s'avancent... Silence ! Tous, figés de peur à leur passage. Plus un mouvement, plus un mot. Rien. Les Allemands : mépris ! » Et là, pour donner à entendre ce mépris qui habitait les Allemands regardant les Juifs du ghetto, Jan Karski, pendant deux phrases, se met à leur place, il dit, comme s'il était l'un d'eux : « À l'évidence, les voilà ces sales sous-hommes ! Ce ne sont pas des êtres humains ». Puis soudain c'est la panique. Jan Karski dit que les Juifs s'enfuient de la rue où ils se trouvent. Lui et son guide bondissent dans une maison. Le guide murmure : « La porte ! Ouvrez la porte ! Ouvrez ! ». Ils entrent tous deux, une femme leur ouvre, ils se ruent vers les fenêtres. Le guide dit à la femme : « N'aie pas peur, nous sommes juifs ! » Il pousse Karski vers la fenêtre : « Regardez ! Regardez ! » La vision clignote, elle surgit par saccades. Jan Karski décrit ainsi les Allemands : « Deux garçons. Agréables visages. Jeunesses hitlériennes. En uniforme. » Dans les phrases de Jan Karski, les deux garçons allemands sont saisis au passé, les Juifs au présent. « Ils marchaient, dit Jan Karski. A chacun de leurs pas, les Juifs disparaissent, fuient. Ils bavardaient ». Tout à coup, dit Karski, l'un d'eux porte la main à sa poche, sans réfléchir. Jan Karski fait le geste de dégainer, son visage est très pâle. Il fait mine de tirer, d'une manière presque enfantine. Il dit : « Coups de feu ! Bruit de verre brisé. Hurlements », comme des indications scéniques. En même temps, il mime les bruits, et les reproduit, maladroitement, avec sa bouche. Son visage est devenu blanc. Il tremble. Il dit que le jeune Allemand congratule celui qui a tiré, puis qu'ils repartent. « J'étais pétrifié », dit Jan Karski. Et en prononçant ces mots, pétrifié, il l'est encore. [...] Alors Jan Karski dit que la femme juive le prend dans ses bras. Il sanglote en racontant cela, il dit qu'elle a sans doute compris qu'il n'était pas juif : « Partez, partez, lui dit-elle, ce n'est pas pour vous. Partez » Il reprend son récit avec ce passé simple auquel il a recours lorsqu'il veut éloigner la vision : « Nous quittâmes la maison. Nous quittâmes le ghetto ». On repense à cette manière qu'il avait eue de raconter tout à l'heure son entrée dans le ghetto : « Nous passâmes sans la moindre difficulté. » Ainsi boucle-t-il son séjour en « enfer », comme il le dit.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 2, p. 102-103

Soudain, ses deux compagnons le prennent par le bras, ils l'entraînent vers une porte. Jan Karski est effrayé, il pense qu'on l'a reconnu. « Vite, vite ! Il faut que vous voyiez cela. Il faut que vous le disiez au monde ! »

Ils grimpent au dernier étage. On entend un coup de feu. Ils frappent aux portes, cherchent une fenêtre qui donne sur la rue. Les voici qui entrent dans un appartement, ils poussent Jan Karski vers la fenêtre et lui disent de regarder : « Maintenant vous allez voir quelque chose. La chasse. »

Au milieu de la rue deux adolescents en uniforme des jeunesses hitlériennes. Leurs cheveux blonds brillent au soleil, note Karski. Visages ronds, joues roses, ils bavardent joyeusement. D'un coup, le plus jeune sort un revolver de sa poche. Ses yeux cherchent une cible. Il a, dit Jan Karski, la « concentration amusée d'un gamin à la foire ». Les yeux du garçon s'arrêtent sur un point qui échappe à la vision de Jan Karski. Il lève le bras, vise, on entend la détonation, suivie d'un bruit de verre brisé, et du cri d'un homme. Joie du garçon, l'autre le congratule. Puis ils continuent leur chemin.

Jan Karski est paralysé, « le visage collé à la fenêtre », dit-il. Il lui semble que s'il bouge, quelque chose du même genre va avoir lieu. Il sent une main sur son épaule. C'est une femme, la locataire de l'appartement : « Allez-vous-en, lui dit-elle. Sauvez-vous. Ne vous torturez plus ainsi. » Les deux compagnons de Karski sont assis sur un lit, prostrés, la tête entre les mains. Il leur demande de l'emmener, il n'en peut plus, il faut qu'il s'en aille.

Ils descendent l'escalier tous les trois sans dire un mot. Une fois dans la rue, Karski se met presque à courir, jusqu'à ce qu'il soit hors du ghetto.

Corpus n°3 - Seconde visite du ghetto

Extrait de Jan Karski, *Mon témoignage devant le monde*, p. 431

Je revins deux jours après et parcourus à nouveau, trois heures durant avec les guides, les rues de cet enfer pour le mémoriser. J'ai vu un enfant mourir sous mes yeux, un vieillard agoniser, des policiers juifs battre à coups de matraque une vieille femme. Juste avant de quitter le « quartier interdit », nous sommes entrés dans un logement boire un peu d'eau. La vieille femme qui y habitait avait certainement été prévenue de notre arrivée. Elle ne se plaignit pas. Elle me tendit de l'eau... dans un verre à vin en cristal. Ce devait être son dernier objet de valeur...

Extrait de *Shoah* de Claude Lanzmann

- Minutage : 33'25 à fin

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 33-34

Le récit de sa deuxième visite, il le fait tout de suite, il ne s'arrête pas - il enchaîne. Il est allé deux fois dans le ghetto, mais dans sa mémoire, les deux visites forment une seule séquence, noyau d'émotions. Il raconte, avec les yeux mouillés : « Le jour suivant, nous retournâmes. Même immeuble, même chemin. » Il dit que, cette fois, il était moins sous le choc, et qu'il était sensible à d'autres choses comme la puanteur : « *Stink* », dit-il. Il répète le mot plusieurs fois, il dit qu'on suffoquait. Ses phrases sont minuscules, elles se réduisent à un seul mot : « Agitation. Tension. Folie » Une larme coule le long de sa joue. « C'était place Munarowski », précise-t-il. Jan Karski remarque des enfants qui jouent avec des chiffons. Le guide lui dit : « Ils jouent, vous voyez. La vie continue ». Jan Karski dit qu'ils ne jouent pas, ils font semblant de jouer. Claude Lanzmann demande s'il y avait des arbres : « Rachitiques », répond Jan Karski. Il raconte que son guide et lui ont marché une heure environ, sans parler à personne. De temps en temps le guide l'arrête : « Regardez ce Juif ! » Un homme est debout, immobile, dans la rue. Jan Karski se fige pour nous le faire voir, il prend une pose de stupeur, bouche ouverte, yeux écarquillés : un homme « pétrifié », comme il disait tout à l'heure. Mort ? Non, le guide dit qu'il est vivant. « Monsieur Witold, rappelez-vous ! Il est en train de mourir. Il est mourant. Regardez-le ! Dites-leur là-bas ! Vous avez vu. N'oubliez pas ! » Ils continuent à marcher, pendant une heure peut-être. Parfois, le guide lui désigne un homme, une femme, en lui demandant de se souvenir. Il insiste : « Souvenez-vous, souvenez-vous ». Plusieurs fois, Jan Karski demande : « Que leur arrive-t-il ? » Et le guide, chaque fois, répond qu'ils meurent. Jan Karski ne décrit plus rien, son récit se délite, comme si le désert était en train de croître à l'intérieur de ses paroles. Il dit qu'ils marchent, et qu'il n'en pouvait plus. Une limite semble atteinte : « Sortez-moi d'ici », demande-t-il.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 2, p. 103

Il revient deux jours plus tard. Le récit de sa visite tient cette fois-ci en une phrase. Il écrit : « Je parcourus à nouveau, trois heures durant avec mes guides, les rues de cet enfer pour le mémoriser ».

Corpus n°4 - La difficulté de témoigner à nouveau

Extrait de *Shoah* de Claude Lanzmann

Minutage : du début à 2'50

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 12-15 [incipit]

C'est dans *Shoah* de Claude Lanzmann. Vers la fin du film, un homme essaye de parler, mais n'y arrive pas. Il a la soixantaine et s'exprime en anglais ; il est grand, maigre, et porte un élégant costume gris-bleu. Le premier mot qu'il prononce est : « Now » (Maintenant). Il dit : « Je retourne trente-cinq ans en arrière », puis tout de suite il panique, reprend son souffle, ses mains s'agitent : « Non, je ne retourne pas...non... non » Il sanglote, se cache le visage, brusquement se lève et sort du champ. La place est vide, on ne voit plus que des rayonnages de livres, un divan, des plantes. L'homme a disparu. La caméra le cherche. Tandis qu'il revient à sa place, son nom apparaît à l'écran : « JAN KARSKI (USA). » Et puis, au moment où il s'assied : « Ancien courrier du gouvernement polonais en exil. » Ses yeux sont très bleus, baignés de larmes, sa bouche est humide. « Je suis prêt », dit-il. Il commence à parler au passé, au passé simple même - comme dans un livre : « Au milieu de l'année 1942, je décidai de reprendre ma mission d'agent entre la Résistance polonaise et le gouvernement polonais en exil, à Londres. » Cette manière de commencer le récit le protège de l'émotion : on se croirait au début de Dante, mais aussi dans un roman d'espionnage. Il explique que les leaders juifs, à Varsovie, ont été avertis de son départ pour Londres, et qu'une rencontre a été organisée « hors du ghetto », dit-il. On comprend tout de suite que c'est de ça qu'il va parler : du ghetto de Varsovie. Il dit qu'ils étaient deux : l'un responsable du Bund, c'est-à-dire du Parti socialiste juif, l'autre responsable sioniste. Il ne dit pas les noms, il ne dit pas où a eu lieu la rencontre. Qu'à l'époque il était très isolé par son travail en Pologne. Qu'il était peu informé. Chacune de ses paroles garde trace de cet empêchement qu'il a eu au début lorsqu'il est sorti du champ. On dirait même qu'elles sont fidèles à l'impossibilité de parler. Jan Karski ne peut pas occuper cette place de témoin à laquelle on l'assigne, et pourtant il l'occupe, qu'il le veuille ou non. Sa parole s'est brisée d'entrée de jeu parce que, précisément, ce qu'il a à dire ne peut se dire qu'à travers une parole brisée. De nouveau, Jan Karski dit : « Now » (Maintenant) : « Maintenant, comment vous raconter ? » Pour se persuader qu'il est bien vivant, qu'il est hors d'atteinte, il rectifie à nouveau sa première phrase : « Je ne reviens pas en arrière ». C'est une phrase qu'il va répéter souvent pendant l'entretien : « Je ne retourne pas à mes souvenirs. Je suis ici. Même maintenant je ne veux pas... » Il voudrait se prémunir contre ses propres paroles, contre ce qu'elles vont révéler. Il ne veut pas que ses paroles l'exposent une fois de plus à l'objet de son récit : il ne veut pas revivre ça.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 32

Ce que redoutait Jan Karski, au début de l'entretien, c'était ça : cette immobilité dans la terreur qu'il a connue ce jour d'automne 1942, dans le ghetto de Varsovie, au contact de la mort. Il ne voulait pas revivre ça, et il le revit une fois de plus. À ce moment précis, en écoutant Jan Karski, on n'a plus du tout l'impression qu'une voix sort d'un corps ; au contraire, c'est le corps de Jan Karski qui sort de sa voix, parce que sa voix semble le révéler à lui-même ; il est enfin celui qu'il n'arrivait pas à rejoindre au début de l'entretien : non pas quelqu'un d'autre, mais ce personnage en lui qui s'accorde au secret même de la parole : le témoin. Est-ce la souffrance qui fait le témoin ? Plutôt la parole, l'usage de la parole. Car au cours de l'entretien, au fur et à mesure qu'il parlait, quelque chose s'est rejoint dans la parole de Jan Karski, ce point de détresse à partir duquel une vérité trouve son propre langage et où le langage trouve sa vérité, où les mots ne sont plus un vêtement, mais le corps lui-même, avec lequel ils coïncident.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 1, p. 34-35

Il ne termine plus ses phrases, il balbutie : « J'étais malade. Je ne... Même maintenant, je ne veux pas... » De nouveau, il cherche à se soustraire à ce qu'il a vu : « Je comprends ce que vous faites. Je suis ici. Je ne retourne pas à mes souvenirs ». Car ce qui arrive aux hommes et aux femmes croisés dans le ghetto est aussi impossible à supporter qu'impossible à comprendre : « On me disait qu'ils étaient des

êtres humains. Mais ils ne ressemblaient pas à des êtres humains. » C'est sur cette aporie que le témoignage de Jan Karski s'achève. L'opposition des vivants et des morts ne suffit pas à rendre compte de ce qu'il a vu, il n'y a pas de mots pour dire ça. C'est pourquoi Jan Karski répète ce qu'il a déjà dit à Claude Lanzmann : « Ce n'était pas un monde. Ce n'était pas l'humanité ». Des êtres humains qui n'ont plus l'air vivants et qui ne sont pas morts, qu'est-ce que c'est ? La parole de Jan Karski ne peut pas aller plus loin, et pourtant, dit-il, il a fait son rapport, il a dit ce qu'il a vu. À la fin, Jan Karski ne s'exprime plus qu'avec des phrases négatives ; « Je n'en étais pas. Je n'appartenais pas à cela. Je n'avais rien vu de tel. Personne n'avait jamais écrit sur une pareille réalité. Je n'avais vu aucune pièce, aucun film ! » Le guide et lui sortent du ghetto, ils s'étreignent, se disent mutuellement bonne chance. Les dernières paroles de Jan Karski sont : « Je ne l'ai jamais revu ». Avec la même brusquerie qu'il a eue pour demander à son guide qu'on le sorte du ghetto, il s'arrête de parler. Sa poitrine se soulève, il souffle longuement, comme après un effort. Il est épuisé, les yeux dans le vide. Un tic nerveux apparaît au coin de sa bouche.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, « Note »

NOTE

Les paroles que prononce Jan Karski au chapitre 1er proviennent de son entretien avec Claude Lanzmann, dans *Shoah*.

Le chapitre 2 est un résumé du livre de Jan Karski, *Story of a Secret State* (Houghton Mifflin, Boston, 1944), traduit en français en 1948 sous le titre *Histoire d'un Etat secret*, puis réédité en 2004 aux éditions Point de mire, collection « Histoire », sous le même titre *Mon témoignage devant le monde* (nouvelle édition aux éditions Robert Laffont, en 2010, par Céline Gervais-Fancelle).

Le chapitre 3 est une fiction. Il s'appuie sur certains éléments de la vie de Jan Karski, que je dois entre autres à la lecture de *Karski, How One Man Tried to Stop the Holocaust* de E. Thomas Wood et Stanislas M. Jankowski (John Wiley & Sons, New York, 1994). Mais les scènes, les phrases et les pensées que je prête à Jan Karski relèvent de l'invention.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 3, p. 180-181

Selon mes étudiants, je n'avais pas le droit de me soustraire, j'avais une responsabilité. Le témoin ne s'appartient pas, il n'appartient qu'à son témoignage, et celui-ci ne peut pas s'arrêter. Il est impossible, lorsqu'on est un témoin, de ne témoigner qu'une seule fois : quand on a commencé à témoigner, il faut témoigner sans cesse, la parole ne doit plus s'arrêter, il faut que le monde entier en profite. Ainsi est-ce en pensant à mes étudiants que j'ai répondu à Claude Lanzmann. En 1977, il m'avait écrit pour m'inviter à participer à un film qu'il était alors en train de réaliser sur l'extermination des Juifs d'Europe. Pour désigner l'extermination, il utilisait un mot hébreu - *Shoah* -, qui signifiait l'anéantissement. Il le trouvait plus juste que celui d'« holocauste », que les Américains continuent d'employer. Je lui donnais raison : le mot « holocauste » véhicule une idée de sacrifice, comme si les Juifs avaient été punis. Mais les Juifs n'ont pas été punis, ils n'ont pas été sacrifiés, ils ont été exterminés. Le film donnait la parole aux victimes, aux témoins, aux bourreaux ; Claude Lanzmann avait lu mon livre, et m'invitait à témoigner. Je n'ai pas accepté tout de suite, parce qu'il m'était douloureux de réveiller cette parole. Trente ans avaient passé, et j'avais encore peur d'y *retourner*, peur de plonger à nouveau dans cet enfer où la parole vous dénude, où vous êtes sans défense, exposé aux ténèbres. J'avais passé des années à me vouer à cette parole, est-ce qu'il fallait vraiment que je recommence ? Pola¹ redoutait pour moi cette épreuve, elle redoutait ma souffrance. Le retour de la parole réveillerait une plaie, qui était aussi sa plaie à elle, la plaie de sa famille, la plaie de tous les Juifs d'Europe exterminés. J'ai attendu, Claude Lanzmann insistait. [...]

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 3, p. 184

¹ Épouse de Jan Karski, d'origine juive.

Claude Lanzmann et son équipe sont venus deux jours chez moi vers la fin de l'année 1978. Pola était nerveuse, et lorsque le tournage a commencé, elle ne l'a pas supporté, elle a pris la fuite. On a entendu la voiture démarrer, on ne l'a revue que le soir. J'étais moi aussi dans un tel état d'agitation que, dès le début, j'ai perdu le contrôle de moi-même ; je suis tout de suite sorti du champ de la caméra. Je ne voulais pas retourner en arrière dans le temps ; il m'avait fallu tellement d'années pour me sortir de là que mon corps résistait. Il ne voulait pas reprendre cette place qu'il occupait pourtant chaque nuit, sur ce canapé, à l'endroit exact où Claude Lanzmann me filmait, et qui était la place du témoin.

Corpus n°5 - Le témoignage devant Zygielbojm

Extrait de *Mon témoignage devant le monde* de Jan Karski, p. 431-434

J'ai raconté ce que j'ai vu dans le ghetto en Angleterre et aux États-Unis, j'en ai informé des membres importants des gouvernements. Je me suis entretenu avec les leaders juifs des deux continents. J'ai dit ce que j'avais vu dans le ghetto à quelques-uns des plus grands écrivains du monde – à H.G. Wells, à Arthur Koestler, aux membres du PEN club en Angleterre et aux États-Unis – afin qu'ils le racontent à leur tour avec plus de force et de talent que moi.

À Londres, après cinq semaines remplies de conférences, de rencontres et d'entretiens qui me mobilisaient chaque jour de 9 heures du matin à minuit, je fus avisé finalement que Szmul Zygielbojm, le leader du Bund en émigration et membre de notre Conseil national, souhaitait me rencontrer.

Il était demeuré en Pologne jusqu'en 1940, travaillant dans l'organisation clandestine juive. Il était membre du Conseil de la communauté juive de Varsovie et, d'après ce que je sais, l'un des otages détenus un temps par les Allemands. Il avait ensuite gagné Londres, délégué par le Bund pour représenter les socialistes juifs au gouvernement polonais en exil.

Notre rencontre fut fixée le 2 décembre 1942, à Stratton House, près de Piccadilly, au siège du ministère polonais de l'Intérieur. C'était un bâtiment énorme ; quand je finis par trouver au quatrième étage le numéro du local indiqué, Zygielbojm m'y attendait déjà, assis derrière un modeste bureau. Il paraissait fatigué. Il avait un type que j'avais souvent rencontré parmi les leaders juifs, le regard perçant et méfiant du prolétaire qui s'est élevé jusqu'à l'élite du pouvoir. Sa jeunesse avait dû être dure.

- Que voulez-vous savoir ? lui demandai-je
- Tout ce qui concerne les Juifs, mon cher. Je suis Juif moi-même. Dites-moi tout ce que vous savez.

Je commençai mon récit. Zygielbojm m'écoutait intensément, avidement, il était penché vers moi, une main sur chaque genou, les yeux grands ouverts. Il voulut tout savoir, s'enquit des détails les plus concrets de l'aspect des maisons, des enfants, des paroles exactes de la femme qui m'avait mis la main sur l'épaule pendant que j'assistais à la « chasse ». Il me demanda mes impressions sur le leader du Bund : comment était-il habillé, comment parlait-il, était-il nerveux ? Il me demanda de lui décrire les cadavres qui gisaient dans les rues du ghetto. Je fis de mon mieux pour le satisfaire. À la fin de l'entretien, j'étais épuisé. Il semblait encore plus fatigué que moi, les yeux lui sortaient presque des orbites. Tandis que nous nous serrions la main, il me regarda droit dans les yeux :

- Monsieur Karski, je ferai tout ce que je pourrai pour les aider. Tout ce que je pourrai. Je ferai tout ce qu'ils demandent. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Ma réponse fut plutôt froide et impatiente. Je me sentais fatigué, à bout, après toutes ces interviews, toutes ces conférences...

- Bien sûr que je vous crois. Je suis certain que vous ferez tout ce que vous pourrez. Mon Dieu, chacun d'entre nous fait de son mieux.

Je crois qu'au fond je pensais que Zygielbojm se vantait, ou qu'il me promettait plus qu'il ne pouvait. Je me sentais harassé. Il m'avait posé tant de questions inutiles... Est-ce que je le croyais ? Quelle différence cela faisait-il, que je le crusse ou non ? Je ne savais plus ce que je croyais et ce que je ne croyais pas. Il n'avait pas le droit de m'importuner davantage. J'avais assez de mes propres ennuis...

Quelques mois passèrent : dans le tourbillon dans lequel je vivais, j'avais bel et bien oublié Zygielbojm. Le 13 mai 1943 apporta l'épilogue de notre rencontre. Je me souviendrai de ce jour jusqu'à la fin de ma vie. J'étais assis dans ma chambre du Dolphin Square, où je me reposais un instant, lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Je le laissai délibérément sonner trois ou quatre fois puis saisis le récepteur à contrecœur. C'était un fonctionnaire de Stratton House que je connaissais.

- Monsieur Karski ? Je suis chargé de vous prévenir que Szmul Zygielbojm, membre du Conseil national polonais et représentant du Bund à Londres, s'est suicidé hier. Il a laissé des notes disant qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour venir en aide aux Juifs de Pologne, mais qu'il avait échoué, que tous ses frères avaient péri et qu'il allait les rejoindre. Il s'est asphyxié au gaz. Je raccrochai.

Tout d'abord, je ne ressentis rien, puis je fus assailli par une vague de tristesse, mêlée d'un sentiment de culpabilité. Il me sembla que c'était moi qui avais signifié à Zygielbojm son arrêt de mort, même si je n'avais servi que d'instrument. Il me vint à l'esprit qu'il avait pu trouver ma réponse à sa dernière

question trop froide et peu cordiale. J'étais devenu, me dis-je, tellement cynique, tellement dur et superficiel dans les jugements, que je ne pouvais plus évaluer le degré d'abnégation possible chez un homme comme Zygielbojm. Durant les jours qui suivirent, je sentis s'évanouir ma confiance en moi et dans ma tâche, et je me forçai à travailler deux fois plus pour échapper à ces réflexions intolérables.

Depuis, j'ai souvent pensé à Szmul Zygielbojm, l'une des victimes les plus tragiques de la guerre et de ses horreurs. Car la mort de Zygielbojm n'eut pas l'ombre d'une consolation. Elle fut volontaire et désespérée. Je me demande si beaucoup de gens peuvent comprendre ce que cela signifie de mourir, comme il est mort, pour une cause qui devait être victorieuse, mais avec la certitude que la victoire ne différerait pas le sacrifice de son peuple, l'anéantissement de tout ce qui avait un sens pour lui. De toutes les morts survenues au cours de cette guerre, celle de Zygielbojm est certainement l'une des plus impressionnantes, car elle révèle à quel point le monde est devenu froid et hostile : les nations et les individus sont séparés par des gouffres d'indifférence et d'égoïsme. La défiance, l'animosité règnent, et ceux mêmes qui luttent pour y remédier par tous les moyens sont pitoyablement impuissants.

Extrait de *Jan Karski* de Yannick Haenel, chapitre 2, p. 103-105

Là, Jan Karski rompt la chronologie : il ajoute dans la foulée, sans même sauter une ligne, qu'il a fait part de ses impressions « à des membres des gouvernements anglais et américains et aux leaders juifs des deux continents ». Il a fait ce qu'il pouvait : « J'ai dit ce que j'avais vu dans le ghetto ». Il l'a dit, entre autres, à des écrivains – à H.G. Wells, à Arthur Koestler -, « afin qu'ils le racontent à leur tour ».

Et voici qu'il raconte, tout aussi précipitamment, l'une de ses entrevues de Londres. C'est avec Szmul Zygielbojm, le représentant du Bund au sein du Conseil national du gouvernement polonais en exil.

Szmul Zygielbojm est l'un de ces hommes remarquables qui sont entièrement voués à la cause qu'ils défendent. C'est quelqu'un qui a tenté déjà d'alerter le monde sur l'extermination des Juifs en lisant à la radio un message qui décrivait le massacre de Chelmno², où plusieurs centaines de milliers de Juifs polonais ont été gazés dans des camions.

La rencontre est fixée le 2 décembre 1942, à Stratton House, près de Piccadilly, au siège du ministère polonais de l'Intérieur. Jan Karski est à Londres depuis cinq semaines ; ses journées sont entièrement occupées par des conférences, des rencontres, des entretiens – il est épuisé.

Zygielbojm est un homme d'une quarantaine d'années, l'œil perçant, avec cette intensité qu'il y a parfois dans l'extrême fatigue.

« Que voulez-vous savoir ? » lui demande Karski, un peu brusquement.

Zygielbojm lui répond, avec une sorte de calme désespéré, qu'il veut savoir tout ce qui concerne les Juifs ; il lui dit qu'il est juif ; il demande à Jan Karski de lui dire tout ce qu'il sait.

Jan Karski raconte à Szmul Zygielbojm sa rencontre avec les deux leaders juifs dans la maison en ruine, puis sa double visite dans le ghetto. Zygielbojm l'écoute avec une attention extraordinaire, yeux grands ouverts. Il demande toutes sortes de détails, veut connaître les paroles exactes de la femme qui a posé sa main sur l'épaule de Jan Karski, veut des précisions sur les maisons, les enfants, sur les cadavres qui gisent dans les rues.

² C'est sur l'évocation de ce massacre que s'ouvre *Shoah* à travers le témoignage de Simon Srebnik, l'un des deux seuls survivants, que Claude Lanzmann a convaincu de revenir sur les lieux avec lui. La séquence commence notamment par une traversée en barque de la rivière pour atteindre le lieu du massacre, traversée qui n'est pas sans faire penser à celle de l'Achéron, évoquée par Yannick Haenel pour décrire l'entrée de Jan Karski dans le ghetto par le passage de la rue Muranowska. Puis la caméra accompagne Simon Srebnik retournant sur les lieux du massacre : celui-ci ne cesse de répéter qu'il n'arrive pas à croire qu'il est de retour sur ces lieux, qu'il n'arrive toujours pas à croire ni comprendre ce qui est arrivé ; ainsi la question de l'indicible est d'emblée posée dans l'œuvre de Claude Lanzmann. De ce point de vue, le visionnage et le commentaire de cette séquence peut faire l'objet d'un complément, soit dans le cadre de séquence consacrée à la rencontre de Jan Karski avec Szmul Zygielbojm dans laquelle prend place le corpus ci-dessus (proposition n°3), soit dans le prolongement de la séquence consacrée à la difficulté de témoigner (proposition n°2). On trouvera cette séquence à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=ZN0J2GWUWIM>.

À la fin du récit, Zygielbojm est épuisé. « Ses yeux, note Karski, lui sortaient presque des orbites. » Il promet de faire tout ce qu'il pourra.

Quelques mois plus tard, le 13 mai 1943, on annonce à Jan Karski que Szmul Zygielbojm, membre du Conseil national polonais et représentant du Bund à Londres, s'est suicidé. Il a laissé des notes disant qu'il avait tout tenté pour venir en aide aux Juifs de Pologne, mais qu'il avait échoué, que tous ses frères avaient péri et qu'il allait les rejoindre. Il s'est asphyxié au gaz.